

Lever du rideau

Mardjane Amin, Taïka Baillargeon et Amélie Roy-Bergeron

Numéro 171, hiver 2022

Patrimoine et cinéma. Projection dans le passé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Amin, M., Baillargeon, T. & Roy-Bergeron, A. (2022). Lever du rideau. *Continuité*, (171), 26–30.



Montréal garde les traces d'une époque où les salles de cinéma y abondaient. Pour découvrir celles qui ont traversé le temps, une visite dans la métropole s'impose.

**MARDJANE AMIN, TAÏKA BAILLARGEON
ET AMÉLIE ROY-BERGERON**

Au début du siècle passé, un nouveau type de bâtiment apparaît et se multiplie dans le paysage montréalais : le cinéma. Peu avant la Deuxième Guerre mondiale, la ville en compte une soixantaine. Certains sont démolis au fil des décennies suivantes, mais un bon nombre sont transformés ou toujours en voie de l'être.

Des cinq cinémas classés immeubles patrimoniaux par le gouvernement québécois, deux présentent encore des films, Impérial et Outremont. Les trois autres, Corona, Le Château et Rialto, servent de salles de spectacle. Dans leur cas, comme dans celui de plusieurs cinémas qui ont changé de vocation, les passants n'ont souvent qu'à lever les yeux au-dessus des enseignes modernes pour en repérer les éléments architecturaux caractéristiques.

Émergence et prospérité

Le 27 juin 1896, une première projection cinématographique a lieu dans un petit théâtre du boulevard Saint-Laurent, au coin de la rue Viger. Cet événement fait de Montréal le lieu de la première diffusion de « vues animées » en Amérique du Nord ! Le court-métrage est projeté pendant deux mois à l'été 1896. Par la suite, les présentations de films en salle restent marginales, mais se poursuivent en plein air, dans les parcs, grâce à des projectionnistes ambulants.

La première salle de cinéma permanente au Canada, le Ouimetoscope, ouvre le 1^{er} janvier 1906, au coin des rues Sainte-Catherine et Montcalm. Devant le grand succès de l'entreprise, son fondateur, Léo-Ernest Ouimet, fait bâtir l'année suivante, sur le même emplacement, un nouveau Ouimetoscope. Celui-ci abrite une luxueuse salle de projection qui peut accueillir 1200 spectateurs. Montréal devient ainsi la première ville d'Amérique du Nord dotée d'un cinéma de plus de 1000 places.

Au cours des années qui suivent, profitant de l'engouement pour le 7^e art naissant, de plus en plus de salles de spectacle projettent elles aussi des films, en complément de numéros de variétés ou de pièces de théâtre. C'est le cas au Monument-National quelques années après la fin de sa construction en 1894. Une telle association des arts de la scène et du cinéma donne alors naissance à un type de bâtiment inédit : les théâtres

du rideau



cinématographiques. Ceux-ci côtoient les scopes, des salles de moindre envergure caractérisées par leur sobriété.

Arrivent ensuite, à partir des années 1910, les palaces et les super palaces, établissements de divertissement aménagés dans des édifices aux propriétés architecturales uniques. Conçus pour attirer les spectateurs depuis la rue, ces bâtiments se distinguent par leur marquise lumineuse et l'ornementation exubérante de leur façade. Le Loew's, ouvert en 1917, appartient à cette catégorie et abrite jusque dans les années 1960 la plus grande salle de cinéma au Canada, qui peut accueillir plus de 2800 spectateurs !

La popularité grandissante des œuvres cinématographiques motive l'ouverture de nouvelles salles dans les anciens faubourgs sous le nom de « palace de quartier » afin de rejoindre des populations ouvrières. Parmi ces salles, on compte le théâtre Saint-Denis (1916), dans le quartier Latin, le cinéma Papineau (1921), dans le Plateau-Mont-Royal, et le théâtre Rivoli (1926), dans la Petite-Italie.

L'âge d'or des cinémas de Montréal

En 1937, on dénombre 59 cinémas à Montréal, témoins de leur époque par leurs architectures intérieure et extérieure. Le tape-à-l'œil de la façade n'a d'égal que la richesse des décors intérieurs, dont plusieurs sont attribuables à Emmanuel

Briffa (1875-1955). Cet artiste a créé pas moins de 150 décors de salles en Amérique du Nord !

Parmi les grandes œuvres montréalaises de Briffa se démarquent celles du théâtre Rialto (1924), qui évoquent une ambiance baroque mêlant dorure, vitraux, marbre et boiseries, le tout en peinture, en plâtre et en faux finis. Elles comptent aussi les décors des théâtres Empress (1927) et Outremont (1929), qui sont dits « atmosphériques » en référence au ciel étoilé ou aux nuages reproduits au plafond, de même qu'aux colonnes, aux fenêtres et aux autres composantes architecturales peintes en trompe-l'œil sur les murs latéraux. L'artiste décore également

De gauche à droite :

Le Château fait partie des cinq cinémas classés immeubles patrimoniaux par le gouvernement québécois. Il sert aujourd'hui de salle de spectacle.

Photo : Jean Gagnon, Wikimedia Commons

D'inspiration art déco, le théâtre Outremont a été construit en 1929 d'après des plans de René Charbonneau. Son décor a été créé par Emmanuel Briffa.

Photo : Guillaume D. Cyr

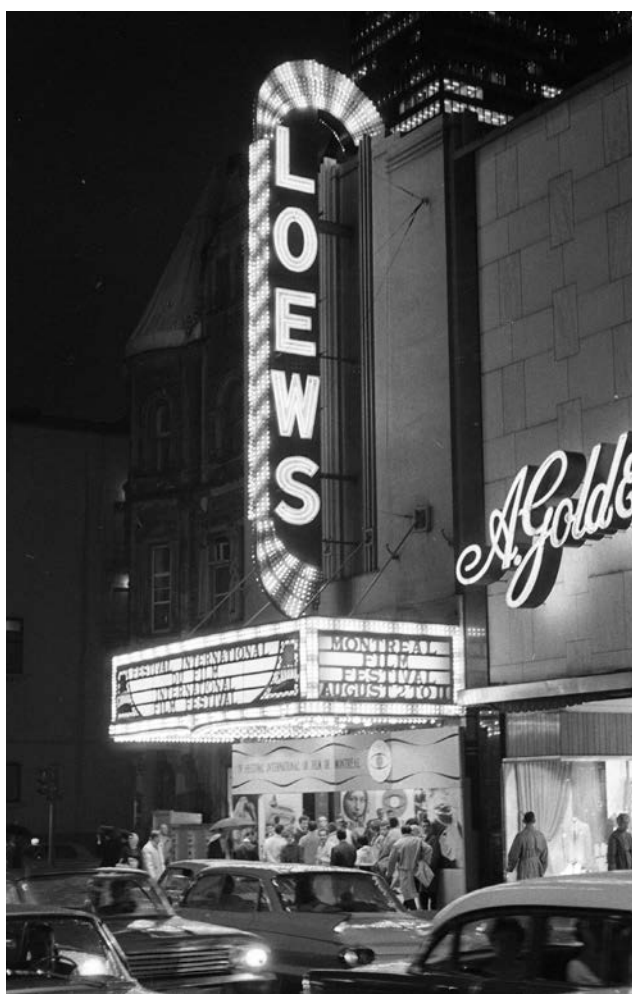
Le théâtre Corona a ouvert en 1912 sous le nom de cinéma Family. Il a subi une restauration à la fin des années 1990, puis à nouveau entre 2003 et 2004.

Photo : Patrick Beaudry



Spectateurs du Ouimetoscope, la première salle de cinéma permanente au Canada

Source : Archives de Montréal, VM006-R3153-2,1204E-005



Le Loew's fait partie des palaces et super palaces qui ouvrent leurs portes à partir des années 1910.

Source : Archives de Montréal, VM94-A0106-003

de manière remarquable le théâtre Le Château (1931), le théâtre Snowdon (1937) et, dernier palace à voir le jour à Montréal, le York (1938), tous trois de style art déco.

L'attrait pour ces palaces, marqués par la richesse et la surabondance, finit par s'essouffler au profit de salles de

quartier, plus sobres. L'avènement de la télévision entraîne aussi un déclin de la popularité des cinémas. Les lieux de diffusion usent de plusieurs stratégies pour survivre, notamment le perfectionnement des systèmes audio et vidéo de même que le changement du genre de films à l'affiche. C'est ainsi que s'amorce la période du cinéma d'art et d'essai et du cinéma érotique. Malgré ces efforts, plusieurs salles ferment leurs portes et les immeubles changent de vocation ou sont détruits.

Entre disparition, transformation et renaissance

Rares sont les cinémas qui ont poursuivi leurs activités jusqu'à nos jours. Parmi eux se trouve le théâtre Outremont, construit en 1929 par l'architecte René Charbonneau et décoré par Emmanuel Briffa. Ce théâtre d'inspiration art déco n'a cessé d'offrir spectacles et projections, tout en adaptant sa programmation. Le bâtiment est d'ailleurs cité par la Ville de Montréal (1987), classé par le ministère de la Culture et des Communications (1994) et désigné lieu historique national par le gouvernement fédéral (1993). Le cinéma Impérial, quant à lui, propose des spectacles variés et des projections depuis son ouverture en 1913. L'édifice est classé immeuble patrimonial en 2012 par le gouvernement québécois. En 2017, la compagnie Québecor s'implique pour financer son entretien et des rénovations afin d'assurer sa pérennité comme lieu de diffusion de la culture.

D'autres théâtres et cinémas deviennent des bâtiments à usage commercial. C'est le cas du théâtre Rivoli : ouvert en 1926, il est converti une première fois en commerce dans les années 1980. Ses décors majestueux et ses 1000 sièges cèdent alors le pas à des allées de marchandises éclairées au néon. Puis, pendant plusieurs années, il accueille une salle de bingo avant de devenir, en 2013, un site d'escalade offrant aux grimpeurs une vue inédite sur les décors anciens toujours en place. À l'inverse, ceux du théâtre Regent n'ont pas survécu. Le nouveau propriétaire de cette salle, transformée en librairie en 1993, détruit rapidement les décors intérieurs réalisés par Hubert B. Tompkins afin d'éviter un classement patrimonial. Seule la façade, toute en verticalité et recouverte de céramique blanche, rappelle aujourd'hui le passé de l'édifice.

À côté de ces changements figure également la transformation de plusieurs cinémas en salles de spectacle ou de location pour des événements privés. Parmi les plus notables, le théâtre Rialto, un ancien palace de quartier construit par Raoul Gariépy entre 1923 et 1924. Cessant ses activités en 1988, il est acheté en 2010 par Ezio Carosielli, qui le restaure pour en faire un lieu culturel et de spectacle privé. Les décors intérieurs et extérieurs retrouvent ainsi leur lustre d'antan, redonnant ses lettres de noblesse à cet édifice qui bénéficie de trois statuts de reconnaissance : cité monument historique par la Ville de Montréal (1988), classé immeuble patrimonial par le gouvernement québécois (1990) et désigné lieu historique national par le Canada (1993). L'exemplarité de cette reconversion, qui contribue au dynamisme culturel du quartier Mile End, est d'ailleurs soulignée dans l'une des vidéos InspirActions d'Héritage Montréal.

Les palaces cinématographiques sont encore bien présents dans le paysage montréalais, même si leur état de conservation varie de l'un à l'autre.



Mêlant dorure, marbre, vitraux et boiseries, les décors du cinéma Rialto se composent de faux finis en peinture et en plâtre. Ils constituent l'une des grandes œuvres montréalaises d'Emmanuel Briffa.

Photo : Nicolas Cacchione

Le théâtre Corona, ancien cinéma Family ouvert en 1912, constitue un autre beau cas de réhabilitation d'un palace en lieu de création et de diffusion des arts scéniques, ponctuellement offert en location. Racheté en 1997 par l'Institut des Arts de la scène, un organisme à but non lucratif, il fait l'objet de deux phases de restauration : à la fin des années 1990 ainsi qu'entre 2003 et 2004. Le gouvernement du Québec ajoute le théâtre à sa liste de bâtiments patrimoniaux reconnus en 2001, puis le classe immeuble patrimonial en 2012. Important lieu culturel de la rue Notre-Dame Ouest, dans l'arrondissement du Sud-Ouest, il possède toujours son comptoir d'accueil en bois — l'un des derniers à Montréal.

Le théâtre Granada — ouvert en 1930 et rebaptisé Denise-Pelletier à la fin des années 1990 — a aussi été réhabilité et anime aujourd'hui la vie culturelle et théâtrale du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Inquiétudes pour le théâtre Empress

Les théâtres et les palaces cinématographiques sont encore bien présents dans le paysage montréalais, même si leur état de conservation varie de l'un à l'autre. L'avenir de certains de



L'Impérial est un des rares cinémas patrimoniaux à continuer de présenter des films plus de 100 ans après son ouverture, en 1913.
Source : Images Montréal



Le théâtre Rivoli a changé plusieurs fois de vocation depuis qu'il est devenu un bâtiment à usage commercial, dans les années 1980.

Source : Images Montréal

ces témoins de l'âge d'or du cinéma dans la métropole reste d'ailleurs incertain. C'est le cas du théâtre Empress (1927), inoccupé depuis un important incendie survenu en 1992. L'immeuble a aussi subi les dommages du temps, menaçant l'intégrité des décors intérieurs grandioses, signés Emmanuel Briffa. Depuis quelques années, ce cinéma fait fréquemment les manchettes, et de nombreux Montréalais se préoccupent

de sa pérennité. Il est également désigné site prioritaire d'Héritage Montréal sur la plateforme citoyenne Memento.

Des réflexions, menées par l'arrondissement Côte-des-Neiges—Notre-Dame-de-Grâce et la firme AEdifica, sont en cours pour déterminer la future vocation du bâtiment. Dans ce contexte, des citoyens et des organismes ont présenté 13 idées et propositions en février dernier. En termes d'usage, l'édifice pourrait accueillir une salle de diffusion culturelle, un volet commercial et des logements abordables, ce qui serait une première dans la requalification des salles de cinéma à Montréal. Si l'exercice vise la préservation et la restauration de la magnifique façade de style éclectique égyptien, unique en son genre au Canada, aucun élément intérieur ne pourra malheureusement être conservé.

Les Montréalais peuvent se réjouir que subsistent dans leur environnement des témoins importants de l'histoire du 7^e art. Un patrimoine à découvrir et à préserver. ♦

Mardjane Amin est consultante en patrimoine. **Taïka**

Baillargeon et **Amélie Roy-Bergeron** sont respectivement directrice adjointe des politiques et coordonnatrice aux programmes et activités chez Héritage Montréal. Cet article est inspiré d'un billet publié par Héritage Montréal sur son blogue en 2017 et repris en 2019 dans le cadre du 90^e anniversaire du théâtre Outremont.

L'ONF dans l'objectif

Organisme fédéral de production et de distribution d'œuvres audiovisuelles, l'Office national du film (ONF) est créé en 1939 à Ottawa. Son siège social déménage à Montréal en 1956. Situé sur le chemin de la Côte-de-Liesse, au sud de l'actuel arrondissement Saint-Laurent, le complexe compte six pavillons, aujourd'hui abandonnés, dont les trois premiers sont conçus par les architectes Ross, Patterson, Townsend et Fish.

Lieu iconique de l'excellence de la cinématographie canadienne, l'ensemble tangué entre l'architecture traditionnelle, par sa symétrie et l'utilisation de la brique, et une expression plus moderne, surtout par son horizontalité. Chacun des pavillons — reliés par des allées, des trottoirs, des stationnements et des accès symétriques — est adapté à une fonction précise : bureaux, salle de cinéma, plateau de tournage et salle d'animation. Dans les années 1960, le logo « L'homme qui voit » est ajouté au nom de l'institution qui se trouve en façade du bâtiment principal. Le tout rehausse le caractère des lieux et constitue un repère dans le paysage.

On peut d'ailleurs rappeler que lors de son érection, le complexe se trouvait au milieu des champs ! Ce n'est qu'au cours des années 1950 et 1960 que les espaces voisins du secteur Côte-de-Liesse sont alloués à des projets résidentiels, institutionnels, industriels et commerciaux.

En 2014, l'ONF annonce une relocalisation de ses bureaux dans le Quartier des spectacles. Le déménagement a lieu en 2019 et, depuis, l'ancien complexe de l'ONF demeure à l'abandon. Le logo « L'homme qui voit » a été retiré de la façade d'origine et installé sur l'édifice du centre-ville. Depuis, plusieurs propositions ont été soumises au gouvernement fédéral pour occuper les bâtiments vacants. La Ville de Montréal et la Commission scolaire (aujourd'hui Centre de services) Marguerite-Bourgeoys ont notamment démontré un intérêt pour la création d'une école et d'un « hub » technologique. Certains organismes locaux, comme le Centre communautaire Bon courage de Place Benoit et le CPE Le jardin des rêves, aimeraient également s'y tailler une place, mais très peu d'informations sont rendues publiques. À suivre... (T. Baillargeon)